



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

Théophraste Renaudot

Médecin et philanthrope, il est considéré comme l'inventeur de la presse en France.

« Ce Grand gazetier de France et espion de Mazarin... Ce nez pourri de nébulo-hebdomadaire, avec sa vie infâme récompensée par une vérole... charlatan, empiriste, usurier comme un Juif, perfide comme un Turc...est mort gueux comme un peintre. » L'homme qui écrit ces lignes en novembre 1653 n'est pas n'importe qui. Ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, Gui Patin est aussi un polémiste redouté, auteur de phrases assassines. Ne se dit-il pas qu'à Paris, les grands seigneurs qui le reçoivent à sa table vont jusqu'à placer une pièce d'or sous son assiette pour le seul plaisir d'entendre sa verve sarcastique ? Quant au malheureux à qui s'adresse ces propos, il n'est plus là pour les entendre. Quelques jours plus tôt, le 25 octobre 1653, est mort dans sa 70^{ème} année Théophraste Renaudot, médecin et philanthrope, fondateur de la Gazette - le premier journal

français -, mais aussi ennemi intime de Gui Patin et d'une bonne partie de la Faculté...

Les raisons de cette haine ? Les relations très étroites qu'entretenait le défunt avec les « grands » de ce monde, c'est-à-dire, en l'espèce, avec Richelieu et le Père Joseph puis avec Mazarin, dont l'épisode de la Fronde, achevé quelques mois plus tôt, a fait l'homme de plus honni de France. Mais aussi ses conceptions novatrices en matière de médecine. Alors qu'une bonne partie de la Faculté se complait encore, comme les médecins de Molière, dans un obscur jargon latinisant et ne jure que par la saignée, Théophraste Renaudot s'est intéressé très tôt à la médication, mettant au point ses propres remèdes, comme le très mystérieux polychreston à base d'antimoine que ses ennemis ont aussitôt dénoncé comme un dangereux poison.



Mais le véritable ressort de la haine de Gui Patin et des hommes au bonnet carré - l'un des signes distinctifs, avec la robe, des médecins de l'époque -, adeptes de la tradition et que révolte toute nouveauté, semble bien être la jalousie. Jalousie pour un homme brillant, longtemps protégé à la Cour et dont les idées menacent leur pouvoir...

Médecin, philanthrope, homme de presse, philanthrope, inventeur du mont-de-piété et de ce que certains considèrent un peu vite comme l'ancêtre de Pôle Emploi : la vie de Théophraste Renaudot, de fait, n'est pas banale. Le futur fondateur de la gazette naît en 1586 à Loudun (actuel département de la Vienne), là même où éclatera, en 1632, la célèbre affaire des démons de Loudun. Curieuse ironie du sort. Dans sa jeunesse, Théophraste Renaudot se liera avec le principal protagoniste de cette sulfureuse affaire, Urbain Grandier, futur curé de Loudun, dont sa tolérance envers les Réformés, sa remise en cause des interdits érotiques liés au sacerdoce et son opposition à Richelieu feront un bouc émissaire commode et qui finira brûlé vif en 1634. Issu d'une famille de la petite bourgeoisie protestante - lui-même ne se convertira au

catholicisme qu'en 1628 - Théophraste Renaudot est le fils de Jean Renaudot, précepteur de la jeunesse, et de Cécile Fourneau, qui lui ont donné le prénom du disciple préféré d'Aristote. Un prénom prédestiné, Théophraste signifiant, en grec, « l'homme qui parle au nom de Dieu »...

Enfant fragile - « dès qu'il bouge, on entend claquer ses os », gémissait sa mère -, affecté d'un physique disgracieux que viendront encore aggraver les écrouelles contractées à 16 ans - Théophraste reçoit une éducation classique à Loudun. Attiré par la médecine, il rejoint la Faculté de Montpellier, plus ouverte aux idées novatrices - elle dispose, depuis 1598, d'un jardin des plantes et dispense des cours de chimie - et surtout plus accueillante aux Protestants. En juillet 1606, il obtient son diplôme de docteur en médecine. Il a alors 19 ans. Un âge beaucoup trop précoce pour beaucoup de médecins qui, à Paris notamment où il cherche à s'installer, lui refusent le droit d'exercer son art. Premières passes d'armes avec les bonnets carrés. Est-ce pour cette raison qu'il décide de quitter la France, le temps de prendre un peu de bouteille ? Sans doute. Pendant presque une année, il sillonne les routes

d'Europe, voyageant en Allemagne, aux Pays-Bas en Angleterre et en Italie. C'est d'ailleurs au cours de ses pérégrinations, à Venise, qu'il remarque les *fogli avvisi*, ces petites feuilles d'avis vendues pour quelques piécettes et que l'on surnomme *gazzette* - diminutif de *gazza*, la pie, oiseau réputé bavard -.

Mais pour l'heure, c'est la médecine qui l'intéresse. Dans le courant de l'année 1607, il rentre à Loudun où il s'installe comme médecin. L'année suivante, il épouse une protestante de la ville, Marthe Dumoustier, qui lui donnera neuf enfants. A 21 ans, Théophraste Renaudot s'apprête à vivre la vie d'un prospère notable de province. Le hasard des rencontres en décide autrement. Vers 1610, le jeune médecin fait en effet la connaissance de deux personnages appelés à marquer l'histoire de France et qui vont décider de la suite de son destin. Le premier est un capucin, François Leclerc du Tremblay, qui entrera dans l'histoire et la légende sous le nom de « Père Joseph ». Résidant à l'abbaye de Coussay, il fait de fréquents séjours à Loudun. Le second personnage est Armand du Plessis, futur cardinal de Richelieu mais à ce moment encore évêque de Luçon - surnommé

« l'évêché le plus crotté de France » -, une minuscule cité où il s'ennuie à mourir, ce qui le pousse lui aussi à faire de fréquents séjours à Loudun. Comment Théophraste Renaudot en vient-il à nouer des relations avec les deux religieux ? Difficile à dire. Peut-être grâce à ses liens avec Urbain Grandier, à l'époque encore en bons termes avec le futur cardinal, ou avec Scévole de Sainte-Marthe, célèbre historien, poète, jurisconsulte et diplomate originaire de Loudun où il s'est installé. Nul doute que Armand du Plessis et François Leclerc du Tremblay aient été attirés par le petit groupe de Loudun qui leur offrait l'occasion de converser en agréable compagnie.

C'est en tout cas grâce aux deux religieux, et plus particulièrement au Père Joseph, déjà bien introduit en cour, que Théophraste Renaudot parvient à gagner Paris en 1612 où il se fait nommer médecin ordinaire du Roi. Grâce à lui encore que, six ans plus tard, il reçoit la charge de « commissaire aux pauvres du royaume. » Simple sinécure, à l'image de celles que la monarchie commence à distribuer à tout va et qui permet à leurs bénéficiaires d'accroître leurs revenus ? Loin s'en faut ! Depuis longtemps en effet, Théophraste Renaudot

s'intéresse à la question de la misère sociale et de la pauvreté. Une misère sociale qui gangrène toujours le Royaume, saigné à blanc par les guerres de religion. En 1610, le médecin de Loudun a même écrit un *Traité des pauvres* dans lequel il appelait à la création d'un bureau de bienfaisance et dont le Père Joseph a certainement eu connaissance. Dès cette époque en tout cas, ce philanthrope dans l'âme semble bien s'être donné pour mission de réduire la misère sous toutes ses formes.

Mais il lui faudra pour cela attendre quelques années encore. Un délai qu'il met à profit pour exercer, à Loudun où il réside toujours, sa profession et publier, en 1619, une « description d'un médicament appelé Polycheston » qui lui vaut des attaques féroces de la part de la corporation des médecins. L'étape essentielle est franchie en 1625. Cette année-là, quittant définitivement Loudun Théophraste Renaudot s'installe à Paris. 1625 : la date n'est pas anodine. Un an plus tôt, à l'issue d'une carrière météorique, le cardinal de Richelieu a fait son entrée au Conseil du Roi, devenant le principal ministre de Louis XIII. Fort de l'appui du cardinal, Théophraste Renaudot peut enfin mettre ses

idées en pratique. En 1626 ou 1627, dans la Maison dite du Grand Coq située à proximité de Notre-Dame, il ouvre un « bureau d'adresses » doté du privilège royal et où il centralises offres et demandes d'emplois pour les habitants les plus miséreux de la capitale. Très vite, la Maison du Coq devient le centre d'activités multiples : conférences, mont-de-piété - le premier en France - bureau d'embauches et surtout consultations médicales gratuites, ce qui lui vaut surcroît d'hostilité de la part de la Faculté de médecine et de Gui Patin.

C'est de cet engagement philanthropique que va naître la Gazette. Lors de son passage en Italie, Théophraste Renaudot avait été frappé par les *gazzette* imprimées à Venise. Des feuilles périodiques d'information du même genre existaient un peu partout en Europe, notamment aux Pays-Bas et en Allemagne, feuilles que le jeune médecin avait eu l'occasion de parcourir. En France même, il en paraissait de temps à autre, mais de manière irrégulière et sans contenu bien déterminé. Se souvenant de ce qu'il avait vu, Théophraste Renaudot décide d'imprimer sa propre feuille d'information. Une feuille qui

regrouperait offres et demandes d'emplois mais aussi des annonces de toutes sortes susceptibles de soulager la misère des hommes, « l'adresse de toutes choses qui peuvent tomber dans le commerce des hommes », comme l'expliquera Théophraste Renaudot. Baptisé tout naturellement la Gazette, elle paraît pour la première fois le 30 mai 1631. Elle est composée alors de quatre feuilles in quarto. Elle en comptera 32 à la mort de Renaudot.

Des petites annonces à caractère philanthropique ? Tel était, sans doute, le projet initial de Renaudot, même s'il est plus que probable que la Gazette ait été, dès le départ, commandée par le Père Joseph. Juste retour des choses... De fait la politique s'en est très vite mêlée. Pour répondre aux innombrables pamphlets dirigés contre le cardinal de Richelieu et expliquer sa politique au public, l'éminence grise de Richelieu a en effet besoin d'un organe d'information plus ou moins officiel. Ce sera donc la Gazette de Renaudot. Dès sa création, celle-ci devient le porte-voix du gouvernement, et plus particulièrement de sa politique diplomatique, en somme un journal officiel avant l'heure. Si Théophraste Renaudot rédige, du moins au début, la plupart des

articles, il arrive parfois que le cardinal de Richelieu et le Père Joseph tiennent la plume, de façon anonyme cela va de soi. Avec le temps et fort du soutien royal - en 1635, elle obtient le privilège, signe des relations privilégiées qu'entretient Renaudot avec la Cour - la Gazette développera tout un réseau de correspondants en Europe et développera des rubriques nouvelles, notamment des critiques d'art.

La mort de Richelieu, en 1642, faisant suite à celle du Père Joseph, en 1639, prive Théophraste Renaudot de ses principaux protecteurs. Le temps des difficultés a sonné. A Paris, ses ennemis de la Faculté de médecine, Gui Patin en tête, qui n'attendaient que cela, s'acharnent sur lui, dénonçant sa pratique de la médecine, parvenant à faire interdire les consultations médicales gratuites avant enfin d'obtenir la fermeture pure et simple du bureau d'adresses de la Maison du Coq. Mais ce n'est qu'un début. Légitimiste avant tout, Théophraste Renaudot se rallie à Mazarin aux heures chaudes de la Fronde (1648-1653), s'attirant en retour, outre celle de la Faculté, la haine du parlement de Paris, des bourgeois parisiens ralliés à la Fronde ... et des pamphlets rageurs der-

rière lesquels on devine la patte de Gui Patin. « Maître fourbe...les paysans révoltés sont résolus à te faire mourir dans un tonneau de la plus fine merde... Va donc enseigner à l'italien [Mazarin] les moyens dont tu te servais pour te guérir de la vérole ou les moyens de bien empoisonner quelqu'un », peut-on lire dans l'un d'entre eux. Le Parlement ira jusqu'à le mettre à l'amende pour avoir perverti la profession médicale en faisant l'aumône aux pauvres. Un arrêt qui sera cassé par le chancelier Séguier mais qui en dit long sur l'animosité que suscite Renaudot à Paris. Mal vu des médecins, mal vu des parlementaires parisiens qui acceptent mal l'absolutisme royal dont la Gazette est, à leurs yeux, un complice et un instrument, Renaudot est alors l'homme à abattre. Au plus fort de la Fronde, il devra d'ailleurs quitter Paris et se réfugier, avec la Cour, à Saint-Germain.

Ces attaques incessantes ont épuisé Théophraste Renaudot. Veuf, remarié avec une jeunesse qui ne lui apporte guère de réconfort, souffrant de fluxion et d'étouffements, le médecin-journaliste n'a plus la force, au lendemain de la Fronde, de lutter contre les innombrables titres rivaux appa-

rus un peu partout en France. Remercié de sa fidélité par une charge d'historiographe du Roi, il meurt en octobre 1653, laissant la Gazette à son fils aîné. Elle paraîtra sans interruption jusqu'en 1915, faisant d'elle le premier et le plus ancien journal de France.

Tristan GASTON-BRETON,

Historien d'entreprises

tgastonbreton@elzear.com